Aulnoy

1941-1960

Certificat d'études en 1941

Une classe en promenade le long de la Rhônelle en mars 1944

Aulnoy-Lez-Valenciennes de 1941 à 1960

1941

Elections municipales : Florent Namur est élu Maire jusqu'au 13 octobre 1944.

1944

Le 10 octobre, est nommée, par la Préfecture du Nord, la délégation municipale dont le président est Robert Meunier, jusqu'au 7 mars 1945 (démission).

La vie sous l'occupation à Aulnoy, comme partout dans le pays était très dure. Les Allemands réquisitionnaient énormément, ce qui fait que les habitants avaient peu à manger.

Le moindre coin de terre était devenu un jardin.

Pour exemple, la population avait droit à 200 g de pain par jour, 1 litre de vin par mois, 40 g de tabac tous les mois.

N° 0.751.616

PRÉFECTURE DU NORD

CARTE D'IDENTITÉ

Nom : Morel
Prénoms : Adolphine épouse Gauche
Né le 30 Janvier 1901
à Aulnoy
Département de Nord
Domicile : Aulnoy rue R. Milan

SIGNALEMENT

Taille : 1m 55 — Nez : ordinaire
Cheveux : Châtains — Forme générale du visage : ovale
Moustache : — — Teint : clair
Yeux : marrons
Signes particuliers :

Empreinte digitale,

Signature du titulaire
Morel Adolphine

A AULNOY le 29 MARS 1940

Le Préfet, Maire,

Carte d'identité d'Adolphine Morel délivrée le 29 mars 1940

Témoignages d'Aulnésiens

Dans quelques fermes d'Aulnoy, durant les années 40, on cultivait les fleurs médicinales, espèces pectorales, par exemple, la guimauve : aux pétales blancs rosés au cœur violet à grandes fleurs dont la racine est très longue ou encore la grande mauve d'environ 1 m 50 entièrement violette.

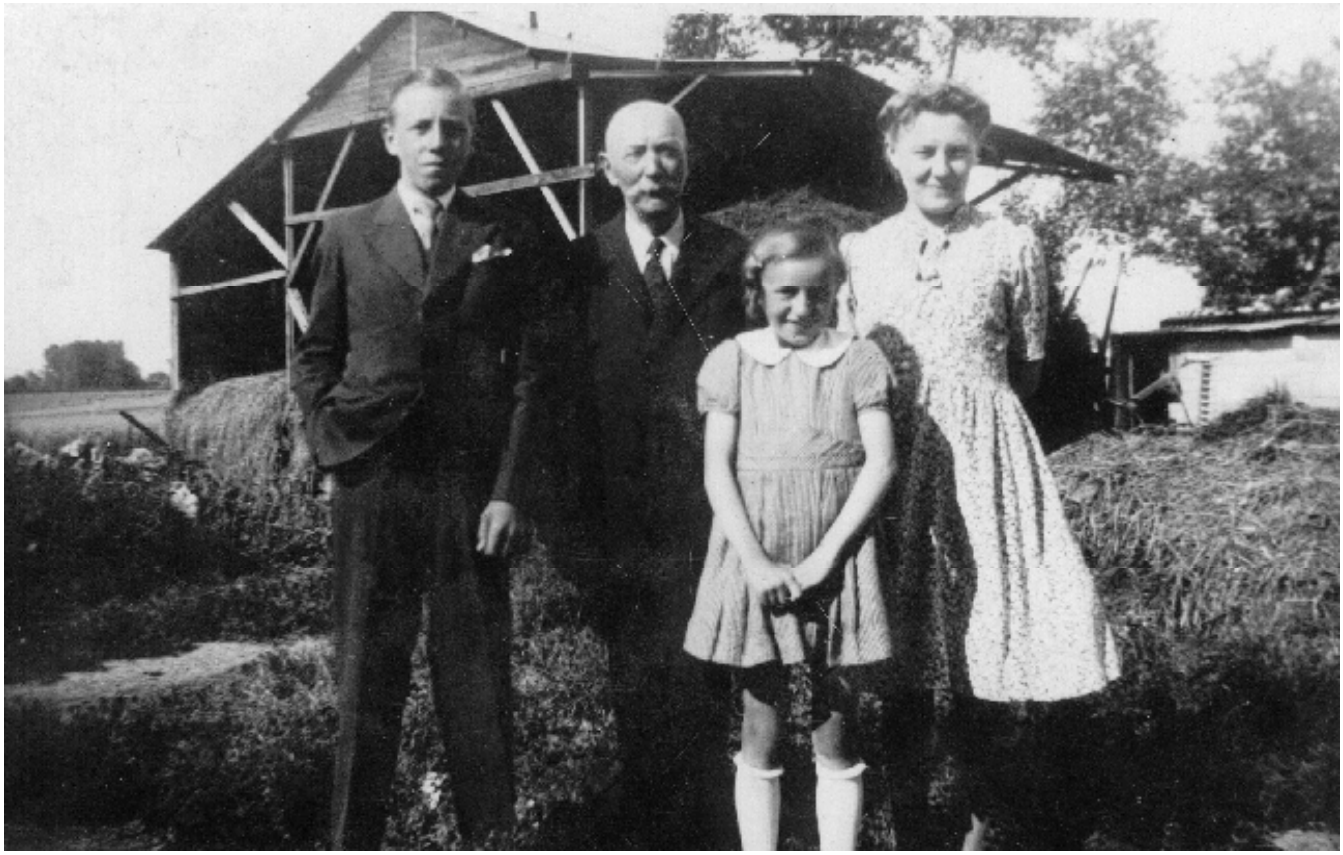
En juillet et août, la récolte était effectuée par les jeunes filles et quelques jeunes garçons de 13-14 ans (environ 25 ouvriers). L'argent qu'ils gagnaient était donné avec plaisir aux parents et aidait aux frais de rentrée scolaire (achat des chaussures ou du tablier…).

Les jeunes filles et garçons partaient dès 8 h et terminaient leur journée vers 17 h. On mettait les fleurs dans de grands sacs liés aux ceintures. Quand ils étaient pleins, ils étaient vidés dans des chariots tirés par des chevaux. Le midi, le repas était pris sur place, dans les champs. C'était gai, les jeunes chantaient, sauf peut-être les jours de pluie !

Le soir, les fleurs étaient séchées dans un endroit que l'on appelait « la tourelle » l'opération s'appelait la dessiccation. (élimination de l'humidité d'un corps). Quand elles étaient sèches, elles étaient portées chez des herboristes. Elles étaient utilisées en tisanes pour le traitement des inflammations des voies respiratoires ou pour des problèmes gastriques et urinaires.

En octobre, les adultes nettoyaient les racines de guimauve qui allaient servir de bâton à sucer, excellents pour les dents des enfants.

Marcelle Tanche.



Ferme de Camille et Marguerite Moyaux, rue René Mirland, en 1941

Après la guerre, nous avons encore été rationnés jusqu'en 1946, nous avions toujours des bons de pain, de viande, de charbon.

Pour le charbon, il s'agissait de briques qu'il fallait casser pour en mettre dans le feu.

On achetait du flou : c'était de la poussière de charbon que l'on mélangeait à de la marlette, un argile gras, afin de couvrir le feu et économiser le charbon le plus possible.

On était content lorsque de temps en temps on arrivait à récupérer du coke, un combustible qui le remplaçait.

La vie n'était pas facile après la guerre mais on arrivait à se débrouiller, je me souviens que l'on allait glaner dans les champs, on récupérait le blé que les agriculteurs n'avaient pas ramassé (à l'époque, tout était fait à la main, ils n'avaient pas de machine). Nous donnions le grain aux poules et la paille servait aux lapins.

Nous les Nordistes, avons toujours aimé le café, seulement comme je l'ai dit, nous étions rationnés et le café français n'était pas vraiment bon, on l'appelait «le maltacaf».

Alors nous allions le chercher en Belgique, on prenait aussi du tabac pour les hommes et du savon sunlight.

Le magasin était au milieu des champs, pas très loin de Sebourg, nous y allions à vélo, il y avait plus de 15 km. Seulement, pour le retour il fallait faire attention de ne pas se faire prendre par les douaniers.

A chaque fois que je me faisais prendre, j'étais obligée de laisser toutes mes marchandises.

Nous allions à Valenciennes chercher notre tissu, nous faisions la queue chez Mascaux ou chez Delsaut.

C'est drôle lorsque je vois les chaussures à grosses semelles que les jeunes portent, je revois les miennes, c'étaient exactement les mêmes.

Seulement, mes semelles étaient en bois, cela coûtait moins cher que le cuir et c'était très léger.

La mode est vraiment un éternel recommencement.

Maria Batillot.

J'avais 8 ans lorsque la guerre s'est terminée. Je me souviens surtout des bonnes choses. Par exemple à la Saint-Nicolas, maman faisait cuire des œufs pour 4 (les deux autres n'étaient pas encore nés) et papa les peignait en y ajoutant des dessins puis il les cachait.

Notre plus grand plaisir était de les chercher et de les déguster. Ce jour là, nous avions droit aussi aux bonbons au beurre que je fais encore maintenant pour mes petits enfants. Je ne vais jamais assez vite pour les réaliser. La recette vient de ma grand-mère.

Je mets un kilo de sucre en poudre dans un poêlon, je couvre d'eau et je rajoute un cuillère à soupe de vinaigre. Je laisse dorer sans mélanger sinon les bonbons seraient opaques et non pas translucides. Lorsque c'est doré à souhait, je verse la préparation dans une tourtière et j'attends qu'elle se solidifie un peu mais pas trop. A ce moment là, avec un couteau, j'étale partout une pointe de beurre. Lorsque c'est bien dur, je casse le tout pour obtenir de petits morceaux.

Nous nous régalions aussi au moment des fêtes avec des tartines de sirop de sucre. On l'obtenait avec des résidus de sucre. C'était un délice, comme du miel !
Au lendemain de la guerre, je me souviens du sentiment de fête qui régnait dans la commune. Tout était prétexte à se réunir.

Les curés organisaient des kermesses et les cafés des bals où on jouait au bidet avec des noix.

Dans notre famille, tous les samedis soirs, on se retrouvait chez l'un ou l'autre des frères et sœurs de mes parents et ça se terminait toujours par des chansons. Chacun interprétait la sienne, mon père c'était «L'aiguilleur».

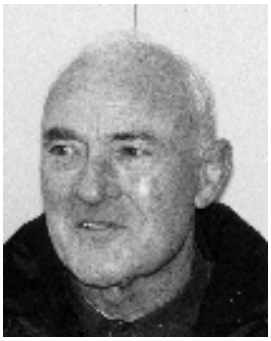
Mon père possédait un petit atelier de menuiserie. Il a appris le métier à de nombreux jeunes.

Durant de nombreux mois, après la fin de la guerre, nous avons connu le rationnement. Mais c'est incroyable ce que les gens pouvaient être solidaires en ce temps là.

On échangeait facilement un paquet de café contre un litre d'huile ou une demi livre de beurre contre un kilo de sucre.

C'est vrai que le café on allait le chercher en Belgique. Les femmes décousaient un peu la doublure des manteaux des enfants et on versait les grains dedans. Eh bien, je ne me suis jamais fait prendre et pourtant j'en ai passé du café !

Mauricette Cheval.



Les premiers travaux que j'ai connus à Aulnoy ont été réalisés en 1952 et concernaient la rue du Pont qui était alors en pavés et le chemin vert qui n'était à l'époque rien d'autre qu'un chemin de terre.
Je me souviens que lorsqu'on y passait en vélo, il nous arrivait de casser nos fourches.

Avant 1950, il y avait quatre brasseries à Aulnoy, les brasseries Maillet, Bury, Humez et Monier. Elles ont toutes fermé les unes après les autres jusqu'en 1956, date à laquelle a fermé la brasserie Maillet . Elles ne pouvaient lutter contre les grosses brasseries de Valenciennes.
Et puis, les gens commençaient aussi à boire du vin et moins de bière.

En ce temps là, il existait à Aulnoy sept cafés sur la place ! Cela paraît incroyable et pourtant ils marchaient tous bien.

Le «Longchamps» actuel était tenu par monsieur Bara. Le «Vieux manoir» appartenait à l'époque à madame Petit. Là ou se trouve la banque, il y avait un café qui faisait également office de salon de coiffure, il appartenait à monsieur Place. «Le Siège» actuel était la propriété de monsieur Evrard. A côté, monsieur Monier possédait un café avec salon de coiffure, épicerie.

Le sixième se trouvait au coin de la place, un monsieur Clarot en était le propriétaire et le dernier se trouvait au début de la rue Henri Durre.

Je me souviens d'une anecdote. Durant plusieurs années après la guerre, les cafés organisaient souvent des kermesses. Une fois étaient invités «les Bigophones» de Monchaux et les «Canonniers» d'Haspres. Ceux-ci avaient amené deux canons qui avaient comme noms «le Buque fort» et le «gare si j'y va». Ils les avaient bourré avec de la poudre et du papier journal. Lorsqu'ils les ont allumés, le bruit était énorme, les pigeons de monsieur Plichon, un riverain se sont envolés, affolés. Ce monsieur est alors entré dans une colère noire.
Nous avons eu un de ces fous rires. Il n'empêche que deux de ses pigeons ne sont jamais rentrés.

Au «Vieux Manoir» , il existait une salle de cinéma. Les séances avaient lieu le dimanche dans l'après-midi et le soir, on y venait en famille. Je me souviens que certains amenaient même leurs tartines pour y manger. C'était le moment des «Tarzan», des «Tommix», des «Laurel et Hardy» et des «Fernandel».

Rue Jean Jaurès, il existait une boucherie chevaline. Le vendredi, le boucher promenait son cheval à la longe dans tout Aulnoy afin de montrer aux Aulnésiens que la viande qu'il vendait était jeune et non pas issue d'une vieille bête.

Henri Maillard.

La guerre d'Algérie

(d'après un texte de monsieur Robert Malaquin, président de la FNACA, soldat en Algérie durant 27 mois de janvier 58 à avril 60)

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les Algériens qui avaient combattu dans l'armée française avec beaucoup de bravoure et d'abnégation étaient en droit d'espérer un peu plus de reconnaissance de l'Etat français. Grande fut leur déception de continuer à être considérés comme des colonisés.

Ils le manifestèrent, entre autres à Sétif en 1945, mais la répression de la part de l'armée française fut féroce et fit quelques milliers de morts.

Il ne faut pas chercher plus loin les prémices de la guerre d'Algérie qui ensanglanta le pays de 1954 à 1962. L'insurrection généralisée se déclencha à la Toussaint 1954 sur tout le territoire algérien alors divisé en trois départements (Alger, Oran, Constantine).

Il faut savoir que le premier mort militaire fut un Nordiste : André Markey d'Armbourts-Cappel près de Dunkerque, tué dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 1954. Le premier mort civil fut un instituteur en poste dans les Aurès : Guy Monnerot dont l'épouse fut grièvement blessée.

Dès lors l'insurrection va s'étendre partout, nécessitant toujours plus d'hommes sur le terrain. De l'armée française vaincue en Indochine après Dien Bien Phu, il ne reste plus grand chose, ce qui explique que 98 % des combattants en Algérie furent des appelés et au début des rappelés. Dès mai 1955, puis août, le gouvernement a décidé de rappeler les réservistes rendus depuis peu à la vie civile. En avril 1956, c'est le rappel massif malgré de violentes manifestations en France : les gens se couchent sur les rails pour empêcher le départ des trains.

Le 19 mai 1956, les Français prennent vraiment conscience de la situation en apprenant l'embuscade de Palestro où 19 rappelés tombent sous les balles des rebelles (1 seul rescapé). Dès lors, l'armée française va devoir s'adapter à une guerre de guérilla sans merci avec l'insécurité régnant en permanence. Le bilan sera très lourd : près de 30 000 morts, 300 000 blessés, mutilés ou malades. On estime à environ 3 millions d'hommes, en immense majorité des appelés du contingent, les militaires impliqués dans le conflit : chacun faisant de 27 à 30 mois de service et jusque 33 mois pour certains.

Parallèlement, des combats parfois très durs se déroulent au Maroc et en Tunisie qui sont devenus des bases de repli idéales pour les rebelles Algériens.

La liste serait trop longue et ne prend pas en compte les militaires de toutes armes tués en opérations face à un adversaire de mieux en mieux armé et organisé. En effet, depuis 1959, les troupes engagées sur le terrain se heurtent à des groupes rebelles organisés en Katibas puissamment armés et très mobiles. C'est l'époque des grandes opérations : Jumelles, Etincelles, Pierres précieuses, K16, K21. Dans le même temps de graves événements politiques se produisent en Algérie et en France qui amènent le Général De Gaulle au pouvoir et l'avènement de la 5e République.

Le chef de l'état ne va pas tarder à comprendre que seule une solution négociée peut mettre fin au drame algérien. Il va prononcer en septembre 59 le mot «autodétermination» pour tous les Algériens, ce qui n'est pas du goût de tout le monde. Du 24 janvier au 1er février 1960, c'est la semaine des barricades dans Alger en insurrection, mais l'ordre est rétabli par des unités amenées du Bled.

Le 21 avril 1961, c'est le putsch des généraux qui veulent prendre le pouvoir en Algérie, mais les militaires appelés du contingent refusent de marcher et contribuent largement à sauver la République. Le processus est désormais engagé qui va amener aux accords d'Evian le 18 mars 1962, signés entre la France et le gouvernement provisoire algérien. Le 19 mars 1962 à midi le «Cessez le feu» est proclamé sur tout le territoire algérien.

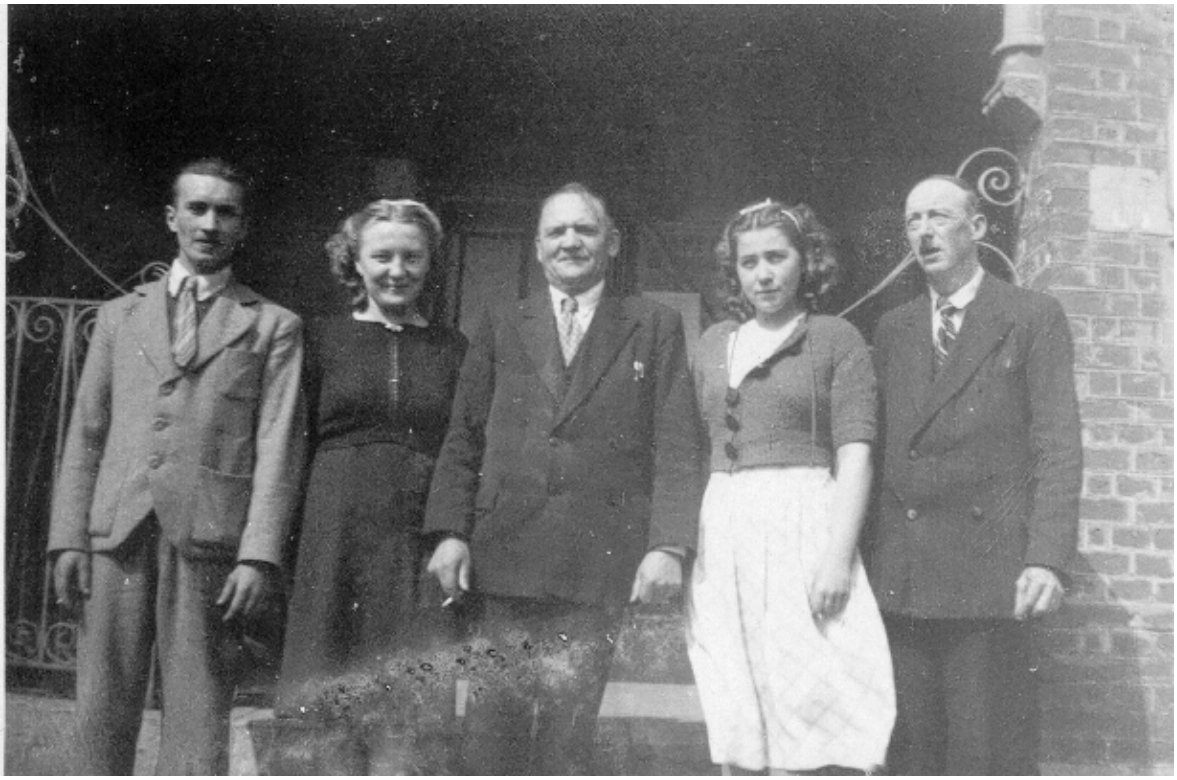
Les extrémistes regroupés sous la bannière de l'O.A.S. (Organisation Armée Secrète) ne l'entendent pas de cette oreille et vont mettre durant 3 mois le pays à feu et à sang provoquant même des attentats en France.

Le 8 avril 1962, le «Cessez le feu» est approuvé par référendum avec 90,75 % de oui. Entre temps, la quasi totalité des européens d'Algérie, les Pieds Noirs, ont embarqué pour la France, abandonnant tout et surtout la terre où ils vivaient depuis plusieurs générations.

Le 1er juillet 1962, l'indépendance de l'Algérie est proclamée. Des milliers de Harkis, abandonnés à leur sort par la France en laquelle ils avaient cru, font l'objet d'une effroyable répression : on parle de plusieurs dizaines de milliers de morts.

Robert Malaquin le 8/10/59 en tenue de coureur de brousse

Un garçon d'Artres, Bernard Bigaillon, marié avec une jeune fille d'Aulnoy, Paulette André et habitant Aulnoy, est mort en Algérie à L'Alma le 19 octobre 1956. Son nom ne figure pas sur le Monument aux Morts d'Aulnoy, car il est inscrit sur celui de son village natal.



Le personnel municipal devant la Mairie en 1942 : André Normand, employé, Marcelle Tanche, employée, Emile Génard, sécrétaire Général, Lucie Boute, employée et Florent Namur, Maire.

Le personnel municipal devant la Mairie en 1942 : Rémy Maillard, garde champêtre, Marcelle Tanche, Jacqueline Dechy et Lucie Boute, employées.

Eté 1945. Orchestre de la rue de Feleine : Maurice Marchand et Jean-Baptiste Billoir.

Une classe en promenade en 1941.

Classe des filles de 1ère en 1947.

L'équipe de football d'Aulnoy en 1943.
Créée en 1932, dissoute en 1938, elle est reconstituée en 1940.

Le 26 novembre 1944 à 15 h, l'équipe de football d'Aulnoy rencontre une sélection de l'armée russe.

1945

- De mars au 19 mai : nomination par le Gouvernement Provisoire de la République d'une délégation spéciale dont le président est monsieur le professeur Tual.

- Le 19 mai, élection d'Emile Vaillant.

1949

Electrification du chemin des Postes et de la rue de Préseau.

1955

- Plantation des acacias boules sur la place Roger Salengro.

- Approbation des armoiries de la ville par le conseil municipal.

- Electrification du chemin Vert.

1957

Achat de terrains pour la construction de l'actuel groupe scolaire Jules Ferry.

1958

- Acquisition par la commune du terrain de l'aérodrome de La Briquette soit 30 ha.

- Construction de la cité «Bâtir» (113 maisons) rue Jean Jaurès, la rue qui traverse la cité portera le nom d'avenue de la Rhônelle.

Etat-civil - Prénoms

De 1941 à 1950

- 629 naissances
- 315 mariages
- 373 décès

Les prénoms les plus donnés sont Danielle, Jeannine, Annie, Michèle, Monique et Daniel, Bernard, Gérard, Michel, René et Alain.

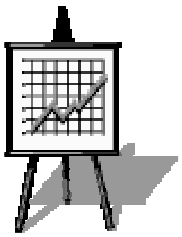
De 1951 à 1960

- 572 naissances
- 246 mariages
- 339 décès

Les prénoms les plus donnés sont Martine, Annie, Brigitte, Claudine, Nadine et Patrick, Michel, Daniel, Christian et Alain.

Evolution de la population aux divers recensements de 1941 à 1960

Source : INSEE



1946 : 2 748 habitants

1954 : 2 792 habitants

En 1950, Roger Batillot, horticulteur, construit plusieurs serres au 10, rue de Préseau.

Il veut réaliser un rêve : cultiver tout ce qui se rapporte au fleurissement du jardin et de l'appartement.

Il avait appris son métier à l'école Le Notre de Louviennes (Région Parisienne).

Ils s'occupera de ses serres de 1950 à 1982.

D'après un texte de Maria Batillot.

Les Maires de la commune de 1941 à 1960

- **En 1940 :** constitution d'un Comité de Guerre. Le président **Florent NAMUR** (1886-1963), ajusteur, fait fonction de Maire.

- **Florent NAMUR** de 1941 jusqu'au 10 octobre 1944.

- **Le 10 octobre 1944** est nommée par la Préfecture du Nord, la Délégation Municipale dont le Président est **Robert MONIER** jusqu'au 7 mars 1945 (démission).

- de mars à mai 1945 : nomination par le Gouvernement Provisoire de la République d'une délégation spéciale dont le Président est le **Professeur Abel TUAL** (1888-1982).

- **Emile VAILLANT** (1897-1980), métallurgiste, du 19 mai 1945 au 21 mars 1971.

Florent NAMUR

Emile VAILLANT

La fanfare municipale d'Aulnoy (suite)

D'après un texte d'Henri Maillard

Après une interruption due à la seconde guerre mondiale, la société regroupe ses effectifs dès 1945 sous l'impulsion de son président monsieur Denimal et de son dévoué directeur monsieur Victor Lefevre.

Avec l'appoint de nombreuses bonnes volontés, ainsi qu'avec l'aide du conseil municipal et de son Maire, Emile Vaillant, elle accomplit un excellent travail de base, par la formation et l'incorporation de jeunes éléments.

En 1948, la fanfare municipale renouvelle ses statuts auprès de la préfecture du Nord. Parmi les règlements, il en existe un qui a pour objet : «l'enseignement public gratuit, individuel et collectif de la musique».

En 1958, le directeur monsieur Victor Lefevre, âgé de 71 ans, abandonne toute activité pour raison de santé après plus de 30 ans à la tête de la fanfare.

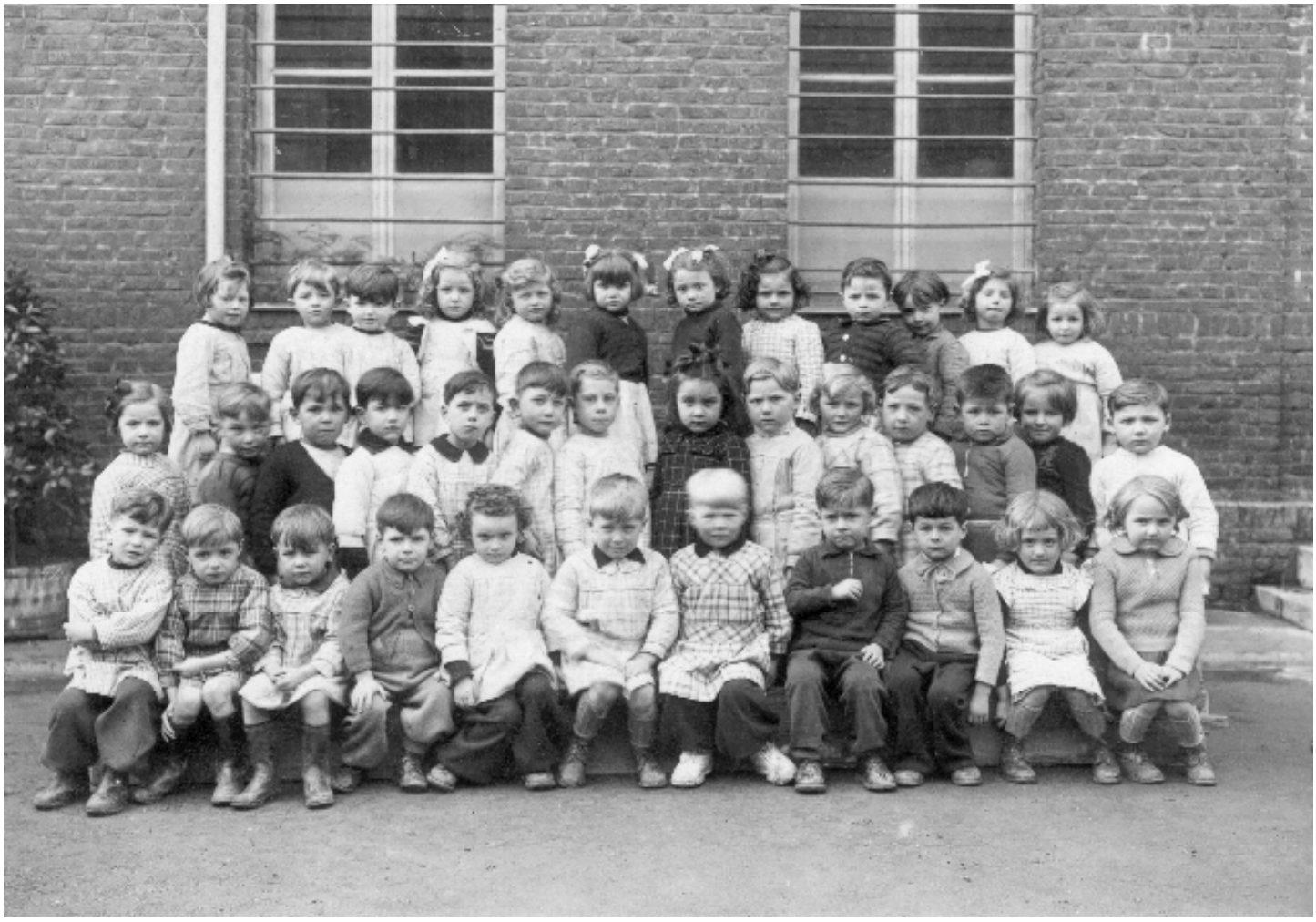
De 1958 à 1960, la fanfare municipale qui n'a plus de chef est réduite à sa plus simple expression. C'est alors, qu'issu de ses rangs allait se révéler un jeune chef Raymond Gosselin, qui, avec l'aide de son frère René et de Michel Burgnies, allait repartir de zéro pour faire de la fanfare une musique digne de son passé et de la ville d'Aulnoy.

La fanfare municipale, devant le musée de Valenciennes en 1949.

Inondations en 1949-1950

Liste des cultivateurs dans les années 40

– Nicolas Bachelet, rue de Felaine
– Georges Bara, rue du Pont
– Jules Bara, rue de Felaine
– Rémi Bréda, quartier Voltaire
– Albert Bury, rue Henri Turlet
– Auguste Cheval, quartier Voltaire
– Duvivier Croix, rue de la Fontaine
– Louis Delbove, rue de la Bergère
– Jules Delgrange Goffart, rue de Felaine
– Jules Delgrange Lefaux, rue de Felaine
– Jules Descamps, chemin de Saultain
– Les sœurs Detourbe, Grand'Route
– Fernand Duronsoy, rue Jean Jaurès
– Despinoy Dussart, rue de la Fontaine
– Adolphe Fromont, rue Louis Descamps
– Gustave Fromont, chemin Vert
– Arthur Lacoste, rue du Moulin
– Veuve Lefebvre Danzin, rue de la Barre
– Lucien Levrez, rue de Felaine
– Octave Levrez, rue de Felaine
– Jules Lottiaux, rue de Felaine
– Paul Lottiaux, rue de Felaine
– Charles Maillet, rue René Mirland
– Paul Malaquin, rue Henri Turlet
– Pierre Monier, rue de Felaine
– Alfred Moyaux, Grand'Route
– Antoine Moyaux, rue de la Bergère
– Camille Moyaux, rue René Mirland
– Gustave Moyaux, Grand'Route
– Louis Moyaux, rue René Mirland
– Joseph Moyaux, rue de Felaine
– Sophie Moyaux, Grand'Route
– Lebrun Prévost, quartier Voltaire
– Charles Rombeaut, rue de Felaine
– Jean Rombeaut, rue de Felaine
– François Tomballe, chemin des Postes



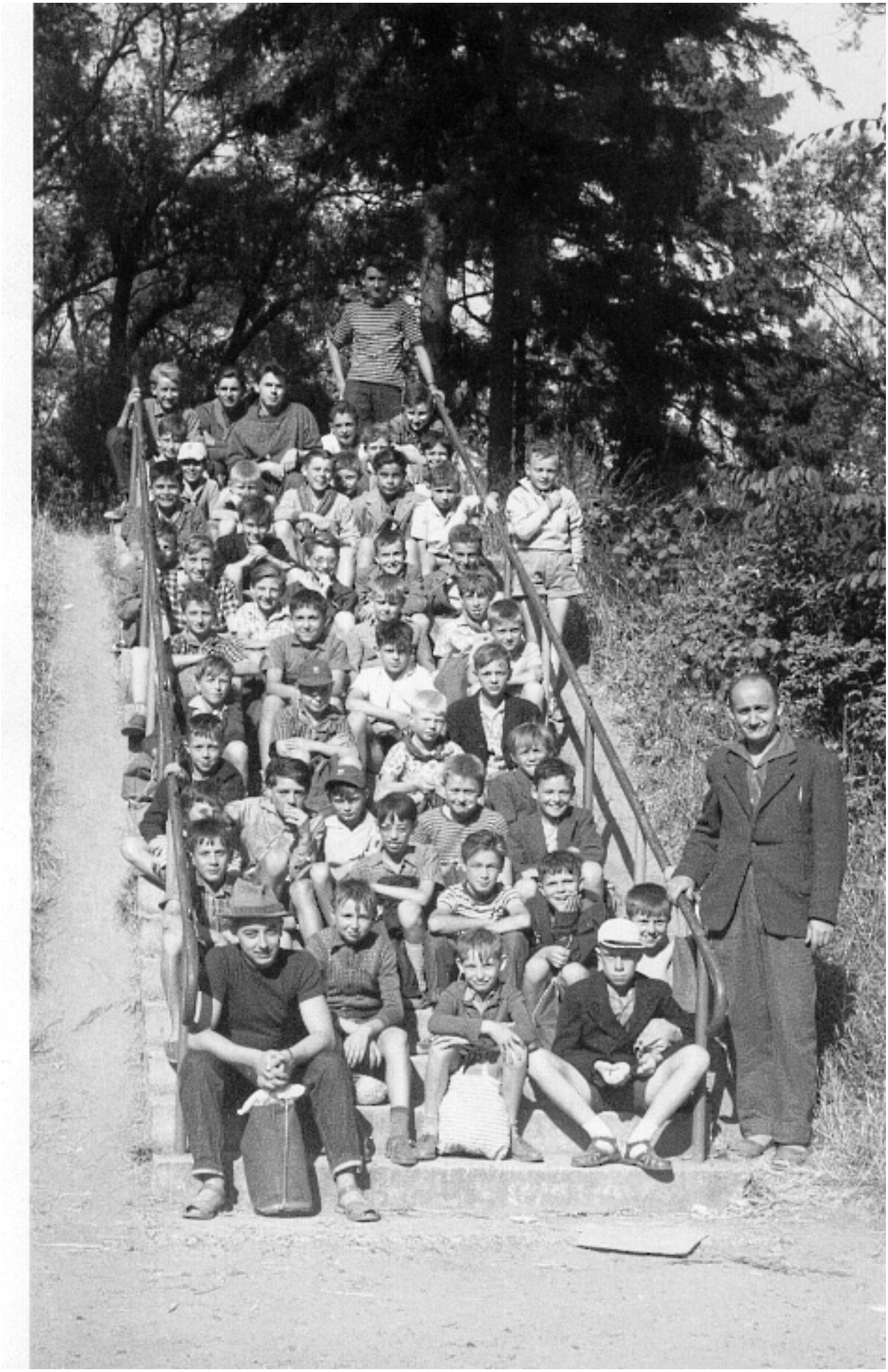
Classe de mademoiselle Martin dans la cour de l'école en 1951. L'école se trouvait rue Henri Turlet (à l'emplacement des cuisines de la salle de l'Union).

«Mariache à chabeut» (mariage à sabots) vers la fin des années 40, dans la Rue Henri Turlet et sur le parvis de la mairie

La famille Edmond Bavay,
15, rue Henri Turlet, en 1948

Une réunion avec le Maire, Emile Vaillant en 1958

Le Conseil Municipal devant la Mairie,
élections municipales de 1959



La garderie en 1959

Article sur Aulnoy paru dans la presse le 11 décembre 1954

Histoire d'Aulnoy-lez-Valenciennes

…/…
Lorsque Valenciennes prit de l'extension il fallut abandonner le ravitaillement en eau de sources, devenu insuffisant et adopter le circuit d'adduction d'eau potable actuel, avec la station de pompage de Wantignies –Hamage.

Néanmoins, les sources à Aulnoy alimentent toujours les réservoirs de la place Verte, mais elles ne sont plus utilisées que pour les bains-douches et les abattoirs.

Faut-il attribuer aux vertus curatives de ces eaux la longévité de certains «leus d'Auno» ? Nous ne le savons pas. Mais, quoi qu'il en soit, Aulnoy est fier de son doyen Cyprien Despinoy qui marche allègrement vers sa 96e année qu'il atteindra dans moins de trois mois.

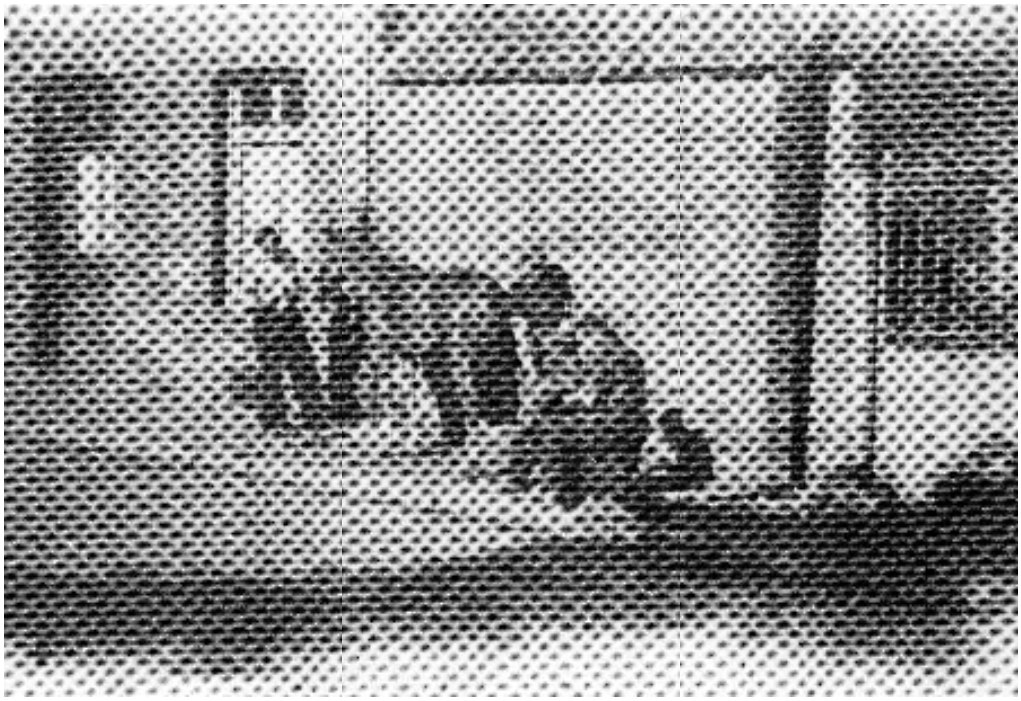
Bon pied, malgré un grave accident qu'il eut il y a quelques années, bon œil, monsieur Despinoy est encore doué d'une mémoire étonnante. C'est avec précision qu'il évoque ses souvenirs de jeunesse : la terrible épidémie de choléra de 1866 qui fit de nombreuses victimes. A cette époque un curé voisin, l'abbé Pierre Dutriez, curé de Thiant, faisait merveille. Il avait découvert un secret contre le terrible mal qu'il guérissait comme par miracle. En récompense, Napoléon III lui décerna une magnifique médaille : celle-ci est précieusement conservée par l'arrière petit neveu du curé de Thiant.

Monsieur Cyprien Despinoy raconte encore comment en 1870, après la débâcle de Saint-Quentin, avec quelques camarades il suivait les soldats de l'Empire, fourbus, harassés et comment il les aidait en portant leur fusil et leur sabre.
Terminons cette visite chez les «leus d'Auno» en allant saluer à la forge les frères Bouly, Léon et Paul, maréchaux-ferrand depuis près de 15 ans et qui ont succédé à leur père, créateur de la forge en 1904.

Ils sont là les derniers d'une espèce qui disparaît à mesure que la machine, grinçante et sifflante mais qui rend tant de services, remplace au travail la plus belle conquête de l'homme, le cheval.

Dans tous les environs de Valenciennes on ne trouve plus guère que trois maréchaux-ferrant : ce sont, outre nos amis d'Aulnoy, le maréchal-ferrand de Préseau et celui de Valenciennes mais qui cessera bientôt son activité comme l'ont fait déjà ses collègues de Famars et de Marly.

Le métier d'ailleurs n'est pas de tout repos et Léon Bouly, un grand gaillard qui a été prisonnier, blessé de guerre et n'aime pas qu'on le dise, se souvient d'un jour ou par suite d'un écart du cheval il reçut le fer rouge en pleine figure. La cicatrice se remarque à peine. C'est que la race est rude. Pendant la dernière guerre, le travail ne manquait pas et on allait ferrer les bœufs pour les utiliser aux labours, comme dans les fermes du centre de la France. A présent, le ferrage des chevaux n'est pas très astreignant : ils sont si peu nombreux. Mais les Bouly ont adjoint à leurs activités de maréchaux-ferrant d'autres branches : serrurerie, soudure autogène, électrique…
…/...



Les frères Bouly

L'équipe de football en 1956

La société de pêche en 1957